ments bilieux; les traits du visage sont altérés, et l'on observe sur les sclérotiques une teinte jaune ictérique qui s'étend quelquefois sur tout le corps. La respiration est généralement pénible, soit à cause des douleurs qu'elle provoque du côté du foie, soit à cause de l'augmentation de volume de cet organe du côté du poumon droit, qui se trouve comprimé. Il existe parfois de la constipation, mais plus souvent de la diarrhée. Les matières alvines sont tantôt verdâtres et bilieuses, tantôt sanguinolentes. La fièvre, presque toujours intermitente dès le début, devient continue; elle est, en général, peu intense. Dans quelques cas, les malades sont agités, tourmentés, privés de sommeil et en proie à un délire fugace. Lorsque l'inflammation occupe la face profonde du foie, ce sont les symptômes relatifs aux voies digestives qui prédominent, c'est-à-dire l'ictère, les nausées, les vomissements et les selles. Il n'en est pas ainsi lorsque la face superficielle de l'organe est affectée. Dans ce cas, on observe souvent tous les symptômes d'une péritonite limitée, par suite de l'extension de la phlegmasie au péritoine.

— *Durée, terminaison.* La marche de l'*hépatite* est ordinairement continue et assez rapide; les symptômes atteignent en peu de jours leur plus haut degré d'intensité, et vont ensuite en diminuant graduellement, pour disparaître au bout de quinze ou vingt jours. Cependant la terminaison n'est pas toujours aussi favorable: la fièvre augmente, les vomissements sont plus fréquents, la douleur s'exaspère et se concentre en un seul point; l'ictère devient plus marqué; il survient des frissons, des sueurs visqueuses, et enfin une tumeur, très-souvent appréciable, qui annonce la suppuration de l'organe enflammé. Si la mort n'arrive pas dans ces circonstances, on voit tous les phénomènes s'amender: la douleur diminue ou cesse, la fièvre tombe, il ne reste qu'un peu de pesanteur dans l'hypocondre, qui est tendu et empâté. Le pus est alors réuni en foyer; il forme une tumeur molle, fluctuante, qui ne tardera pas à s'ouvrir, soit dans l'estomac, soit dans les bronches, soit dans l'intestin, soit à l'extérieur, et à donner lieu, selon l'issue qui lui est offerte, à des vomissements ou des crachats purulents, à des selles mêlées de pus. Les malades se trouvent considérablement soulagés après l'ouverture de l'abcès; ils peuvent même guérir si celui-ci ne se renouvelle pas, et s'il ne s'en forme pas d'autres. Mais il arrive souvent qu'il reste un trajet fistuleux, que la suppuration continue, et que les individus succombent aux progrès de la fièvre hectique. Si l'abcès du foie s'ouvre dans le péritoine, il en résulte infailliblement une péritonite promptement mortelle.

— *Pronostic.* L'*hépatite* est une maladie toujours grave, surtout dans les pays chauds et principalement quand elle frappe des individus qui ne sont pas encore acclimatés. Dans les régions tempérées, elle est généralement moins redoutable; mais on doit craindre une issue funeste, s'il survient du délire et des frissons. La formation d'un abcès est une circonstance d'autant plus grave que celui-ci est situé plus profondément dans le tissu de la glande. Si le pus s'ouvre une issue dans la cavité, la mort est certaine. Dans tout autre cas, il est permis d'espérer, mais on ne peut jamais promettre la guérison.

— *Anatomie pathologique.* Le foie des individus qui ont succombé à l'*hépatite* présente différentes altérations qu'il est souvent difficile de rapporter uniquement à cette maladie. C'est ainsi que la glande hépatique se trouve gorgée de sang, offrant en différents points une coloration rouge plus ou moins foncée, uniforme ou finement ponctuée. Ce qu'il y a de plus certain, c'est la présence du pus. Ce liquide est tantôt infiltré dans le tissu du foie, tantôt réuni en un seul ou en plusieurs foyers. Ce dernier cas est le plus fréquent. Les abcès, de dimensions très-variables, sont quelquefois enkystés, quelquefois entourés simplement de la substance ramollie de l'organe. Le pus est franchement phlegmoneux ou mêlé de sang et de détritus de la glande hépatique. Andral a vu des cas où les parois du foyer purulent étaient extrêmement ramollies, réduites en putrilage verdâtre, et exhalant une odeur gangréneuse et nauséabonde.

— *Traitement.* Le traitement de l'*hépatite* doit être d'abord antiphlogistique. On emploie la saignée générale et les applications, sur l'hypocondre droit, de sangsues et de ventouses scarifiées. Lorsqu'il existe de la constipation, on administre de légers purgatifs, comme le sulfate de soude ou de magnésie, l'huile de ricin à la dose de 30 grammes. Le calomel a été aussi préconisé; Annesley l'associe à l'opium ou à la poudre d'ipécacuana. Autenrieth recommande les frictions mercurielles autour de l'ombilic. Plusieurs médecins ont employé avec avantage le tartre stibié à dose vomitive. Lorsque la douleur est trop violente, on donne 5 centigrammes d'extrait thébaïque ou de jusquiame noire, ou bien encore la poudre de Dower à la dose de 10 à 20 centigrammes. Les vésicatoires, les moxas et les cautères sont des adjuvants très-utiles. Enfin, lorsqu'il y a un abcès superficiel, que la fluctuation est bien manifeste, on doit l'ouvrir directement avec le bistouri, s'il existe des adhérences entre les parois abdominales et celles de l'abcès; dans le cas contraire, on doit l'ouvrir par l'application du caustique de Vienne, afin de produire les adhérences avant d'ouvrir un passage au pus. Quelques médecins font des injections dans le foyer purulent, mais Haspel les condamne.

— *Hépatite chronique.* Ses causes sont les mêmes que celles de l'*hépatite* aiguë. « Les individus atteints d'une des lésions qu'on attribue généralement à l'*hépatite* chronique, dit Grisolle, éprouvent, pour la plupart, une douleur obtuse et gravative dans l'hypocondre droit. La percussion et la palpation font presque toujours constater une augmentation plus ou moins considérable dans le volume du foie. Celui-ci refoulant alors le poumon, on s'explique la dyspnée dont beaucoup de ces malades se plaignent. Les digestions sont presque constamment troublées; elles se font péniblement, s'accompagnent de douleurs et d'éruptions; il y a tantôt constipation, tantôt diarrhée. Les matières fécales ont, en général, leur couleur; quelquefois elles sont grisâtres, et peuvent de temps en temps contenir du sang. La peau est blanche, grisâtre ou d'un jaune ictérique: cette dernière coloration est sujette à de grandes variations; elle manque au moins aussi souvent dans l'*hépatite* chronique que dans l'*hépatite* aiguë. Haspel a signalé l'ictère comme étant un symptôme excessivement rare dans les abcès du foie. Les malades sont languissants; leur nutrition se fait mal, ils maigrissent; puis leur ventre se développe, à cause d'un épanchement séreux qui se forme dans le péritoine. Lorsque la maladie est parvenue à ce degré, la plupart des individus succombent, sans néanmoins arriver généralement au degré de marasme qu'on rencontre dans beaucoup d'affections chroniques, notamment dans la phthisie et dans certains cancers. Il est même remarquable que quelques individus conservent longtemps de l'embonpoint, ainsi que leurs forces. Quelques malades se rétablissent lentement, mais beaucoup restent sujets à de fréquents dérangements d'estomac; d'autres ont de temps en temps des flux sanguins par l'anus, et éprouvent quelquefois des récidives de leur mal, qui finit par les emporter. » D'après Haspel, qui a particulièrement étudié cette maladie en Algérie, il n'est pas rare de voir des individus au teint fleuri, qui portent cependant des abcès dans le foie; mais il n'est pas rare aussi de les voir succomber tout d'un coup à la suite de la rupture du foyer purulent dans une cavité splanchnique. Le même auteur rapporte qu'un infirmier militaire se faisait ponctionner tous les deux ou trois mois un abcès du foie, et reprenait ensuite son service jusqu'à ce que la cavité fût remplie de nouveau. Celle-ci était plus tôt pleine en été qu'en hiver; elle contenait un verre de pus, qu'on extrayait à chaque opération. En 1840, on ouvrit l'abcès pour la vingt-quatrième fois.

Traitement. L'*hépatite* chronique est une maladie très-grave; il faut avoir recours à un traitement énergique et longtemps suivi, pour en triompher. Si le sujet est vigoureux, il faut recourir de temps en temps aux émissions sanguines locales, soit par les sangsues, soit par les ventouses scarifiées. Les moxas et les cautères sont d'une très-grande utilité. Lorsque le foie est volumineux, on tâche de résoudre l'engorgement par l'application de pommades résolutives et de topiques fondants, tels que emplâtres de Vigo, pommade mercurielle ou iodée. La liberté du tube digestif doit être entretenue par de légers purgatifs, principalement par le calomel. On soumet les malades à l'usage des eaux alcalines de Vichy, de Carlsbad ou de Marienbad, du Mont-Dore, de Néris, de Plombières, etc. Enfin, l'hydrothérapie a été quelquefois appliquée avec succès. Un moyen très-efficace, lorsque les malades peuvent y être soumis, c'est le changement de climat. Les sujets atteints d'*hépatite* chronique doivent suivre un régime sévère, mais non débilitant; on leur donne souvent pour boissonla limonade chlorhydrique, selon la formule suivante.

Eau	1,000 gr.
Sirop de sucre	60
Acide chlorhydrique pour donner une agréable acidité.	Q. s.

Mêler le tout avec soin et prendre par demi-verre dans la journée.

— Bibliogr. Jourdan, *Dictionnaire des sciences médicales*, article HÉPATITE; Mérat, *Maladies du foie*, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*; Bianchi, *Historia hepatica* (Genève, 1725, 2 vol. in-4°); Portal, *Traité des maladies du foie* (Paris, 1804); Saunders, *Observations on hepatitis of India* (London, 1809); Andral, *Clinique médicale* (3e édit., t. II); Monneret et Fleury, *Hépatite*, dans le *Compendium de médecine pratique* (t. IV); Dutrouleau, *Mémoire sur l'hépatite des pays chauds* (*Mémoires de l'Académie de médecine*, t. XX); Bouis, *Recherches sur les suppurations œdémiques du foie* (Paris, 1860); Fauconneau-Dufresne, *Précis des maladies du foie et du pancréas* (Paris, 1856, in-12); Budd, *On diseases of the liver* (London, 1852, 2e édit.); Frerichs, *Traité pratique des maladies du foie et des voies biliaires*, traduit par Duménil et Pellagot (1866, 2e édit.); Bonnet (de Bordeaux), *Traité des maladies du foie* (1841, 1 vol. in-8°); Vernois, *Diagnostic anatomique des maladies du foie* (Paris, 1844, in-4°); Haspel, *Maladies de l'Algérie* (Paris, 1850-1852, vol. in-8°); Broussais, *Notice sur le climat et les maladies de l'Algérie*, dans les *Mémoires de médecine et de chirurgie militaires* (t. LX).

— Art vétér. L'*hépatite* est beaucoup plus rare chez les animaux que chez l'homme. Elle reconnaît généralement pour causes: la température élevée, les coups, les chutes, les violences extérieures sur l'hypocondre droit, les miasmes marécageux, l'usage de boissons insalubres, les purgatifs drastiques donnés à trop fortes doses. Enfin, elle peut être consécutive à l'inflammation de l'intestin et à la répercussion de maladies cutanées graves.

Au début, les animaux éprouvent des douleurs dans l'hypocondre droit. Les poils se piquent, la peau se sèche; la bouche est chaude, pâteuse, la langue fuligineuse; le pouls est petit, vite; la respiration est ner veuse; les muqueuses apparentes revêtent une teinte jaune; il y a constipation; les crottins sont secs, enveloppés d'un mucus jaunâtre; à cette constipation succède une diarrhée dont la matière est en grande partie composée de mucosités de même couleur. Enfin, au bout de cinq à six jours, tous ces symptômes augmentent d'intensité; puis les membres s'engorgent, le pouls devient insensible, les extrémités se refroidissent, les battements du cœur sont forts et retentissants, et bientôt les animaux succombent au milieu d'une extrême faiblesse.

La marche de cette maladie est toujours rapide; elle dure rarement plus de quinze jours; mais cette durée est abrégée lorsque l'*hépatite* se complique de troubles nerveux. Dans ce cas, les animaux sont en proie à un délire furieux; ils se livrent aux mouvements les plus désordonnés. Ces accès de délire sont interrompus de temps à autre par des périodes d'abattement et de coma profond. Ils se montrent pendant trois ou quatre jours; puis survient l'abattement, une prostration très-grande des forces, au milieu de laquelle les animaux périssent.

L'*hépatite* peut se terminer par résolution, ramollissement ou suppuration. La résolution est indiquée par la cessation lente et graduée de tous les symptômes. La terminaison par suppuration, la plus commune de l'*hépatite* de l'homme, est, au contraire, très-rare chez les animaux. Enfin, la terminaison par ramollissement s'observe assez communément

Le traitement de l'*hépatite* aiguë consiste à pratiquer des saignées générales et locales; ces dernières se font avec avantage dans l'engorgement produit par l'application d'un sinapisme sur le ventre ou sur les hypocondres. En même temps, on administre à l'intérieur le sulfate de soude, le sulfate de magnésie à la dose de 150 à 200 grammes par jour; le calomel à la dose de 10 grammes par jour. Quant à la nourriture, on donne aux animaux des aliments rafraîchissants et de facile digestion, les boissons blanches; l'avoine, l'orge et le seigle cuits, les racines, et, en été, le vert. Lorsque l'*hépatite* se complique de symptômes nerveux, il faut les combattre par l'application d'eau glacée sur la tête, par l'administration des narcotiques, par les révulsifs extérieurs et par les purgatifs drastiques. Quant aux petits animaux, tels que le chien, on leur donne l'aloès à la dose de 4 à 6 grammes; le sulfate de soude et de magnésie à la dose de 15 à 20 grammes; le calomel à la dose de 2 grammes.

— *Hépatite chronique.* Cette maladie est presque toujours la conséquence du passage de l'*hépatite* aiguë à l'état chronique. Elle peut aussi être occasionnée par des corps étrangers qui existent au sein du foie, tels que des calculs ou des douves dans les canaux biliaires, par des tubercules, des tumeurs de nature cancéreuse, etc.

Les animaux atteints d'*hépatite* chronique éprouvent des coliques de temps en temps, grattent le sol avec les membres antérieurs, regardent leur flanc droit; les digestions sont laborieuses, difficiles, souvent impossibles; l'appétit est capricieux et dépravé; les animaux sont maigres, débiles. La maladie est très-lente dans sa marche; elle peut durer de six mois à un an, mais toujours avec des intermittences dans les symptômes qui la caractérisent. Le pronostic est toujours très-grave; la mort est la terminaison la plus ordinaire.

Le traitement consiste à placer les malades dans de bonnes conditions hygiéniques, à leur donner des aliments de bonne qualité, des purgatifs légers, des toniques. Ce traitement est toujours long et rarement efficace.

HÉPATOCÈLE s. f. (é-pa-to-sè-le — du gr. *hêpar*, foie; *kêlê*, tumeur). Pathol. Hernie du foie.

HÉPATO-GASTRITE s. f. (é-pa-to-ga-stri-te — du gr. *hêpar*, foie, et de *gastrite*). Inflammation du foie et de l'estomac.

HÉPATOHÉMIE s. f. (é-pa-to-é-mî — du gr. *hêpar*, foie; *haima*, sang). Pathol. Congestion sanguine du foie.

HÉPATO-INTESTINAL, ALE adj. (é-pa-to-ain-tè-sti-nal, a-le — du gr. *hêpar*, foie, et de *intestinal*). Art vétér. Se dit d'un canal qui, chez les ruminants, va directement du foie au duodénum.

HÉPATOMPHALE s. f. (é-pa-ton-fa-le — du gr. *hêpar*, foie; *omphalos*, nombril). Chir. Hernie du foie à travers l'ombilic.

HÉPATOTOMIE s. f. (é-pa-to-to-mî — du gr. *hêpar*, foie; *tomê*, section). Anat. Dissection du foie.

HÉPÉTIS s. m. (é-pé-tiss). Bot. Syn. de PITCAIRNIE.

HÉPHÉBACÈRE s. m. (é-fé-ba-sè-re — du gr. *ephebos*, pubère; *keras*, corne, antenne). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant deux espèces qui vivent au Brésil.

HÉPHESTION, Macédonien célèbre comme ami d'Alexandre le Grand, né vers 357 av. J.-C., mort en 324. Il commanda le corps de cavalerie d'élite appelé *hétaires*, fut blessé à la bataille d'Arbelles, puis chargé de diverses expéditions, mais ne paraît avoir fait aucune opération militaire. Alexandre le maria à l'une des filles de Darius. Le roi, qui avait pris Achille pour modèle, voyait dans Héphestion son Patrocle; aussi, quand il mourut, à Ecbatane, lui rendit-il des honneurs imités de la légende homérique. Il ordonna un deuil général dans tout l'empire et fit brûler le cadavre de son ami sur un bûcher monumental, dont la construction ne coûta pas moins de 10,000 talents (environ 56 millions de francs).

HÉPHESTION, grammairien grec qui vivait au milieu du IIe siècle de notre ère. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut un des précepteurs d'Elius Verus. Il nous reste de lui un ouvrage grec fort estimé, intitulé: *Enchiridion peri metrôn* et publié pour la première fois à Florence (1526, in-8°). On y trouve un traité complet de métrique grecque et de nombreuses citations d'ouvrages anciens. La meilleure édition de ce manuel, qui a été plusieurs fois réédité, est celle de Thomas Gaisford (Oxford, 1810, in-8°).

HEPHTHÉMIMÈRE adj. (è-fté-mi-mè-re — du gr. *hepta*, sept; *hemi*, demi; *meros*, partie). Prosod. anc. Qui est composé de trois pieds et d'une syllabe, comme la plupart des vers d'Anacréon. ‖ *Césure hephthémimère*, Césure qui forme la première syllabe du quatrième pied.

— Substantiv. Vers hephthémimère: *Les* HEPHTHÉMIMÈRES *d'Anacréon.*

HÉPIALE s. m. (é-pi-a-le — du gr. *hepialos*, papillon de nuit). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, type de la tribu des hépialides, comprenant une douzaine d'espèces, presque toutes européennes.

HÉPIALIDE adj. (é-pi-a-li-de — de *hépiale*, et du gr. *idea*, forme). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre hépiale.

— s. f. pl. Tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre hépiale: *Les* HÉPIALIDES *ont les antennes très-courtes.* (Duponchel.)

— Encycl. Les entomologistes modernes ont créé, d'après le genre hépiale, une tribu à laquelle ils ont imposé le nom d'*hépialides*. Cette tribu est caractérisée par des antennes très-courtes, filiformes ou légèrement pectinées, par des palpes très-petites, par une trompe rudimentaire ou peu s'en faut, par un corselet squammeux ou très-velu, par un corps également velu, par un abdomen très-long, par un oviducte un peu saillant chez les femelles. Les chenilles, presque glabres, sont allongées, décolorées, ont un écusson corné sur le premier anneau et seize pattes. Elles vivent dans le tronc des arbres, les tiges ou les racines des plantes. On a signalé quatre genres principaux. Nous ne nous occuperons, dans cet article, que du genre hépiale, qui est le type du groupe. Ce genre est caractérisé par des antennes extrêmement courtes, moniliformes ou dentées intérieurement, par des palpes très-petites hérissées de longs poils, par un corselet long et velu, par un abdomen fort grêle, par des ailes semblables, presque égales, lancéolées, disposées en toit dans le repos. Les chenilles, presque glabres, sont allongées, décolorées, munies d'un écusson corné sur le premier anneau et portent seize pattes; elles vivent dans les troncs d'arbres, les tiges des plantes ou les racines des arbres. Leur bouche est armée de puissantes mâchoires avec lesquelles elles coupent les parties des plantes dont elles se nourrissent. Quand vient le moment de se transformer en chrysalides, elles s'enfoncent dans les racines et se filent une coque revêtue extérieurement de petites molécules terreuses, et intérieurement d'un tissu de soie mince et serré. Cette coque est assez grosse pour que la chrysalide puisse s'y mouvoir à son gré. Quand le moment de la dernière transformation approche, l'insecte, au moyen d'ondulations successives, s'élève du sein de la terre à la surface; là, il perce sa prison et se montre à l'état de papillon. Le genre hépiale ne contient pas un très-grand nombre d'espèces. Les plus connues sont l'hépiale du houblon et l'hépiale louvette. La première, à l'état parfait, a de 0m,045 à 0m,050 d'envergure. Chez le mâle, les ailes sont blanches, avec un liséré rouge sur les bords. Chez la femelle, les ailes supérieures sont jaunes, avec une bordure, des taches et deux bandes obliques rouges; les ailes inférieures, d'un jaune rosé, sont seulement bordées de rouge à l'extrémité. Les deux sexes ont le corps fauve, les pattes rougeâtres et le corselet revêtu de poils blancs serrés. Ce papillon apparaît dans les mois de juin ou de juillet. La femelle dépose au pied des plants de houblon un très-grand nombre d'œufs d'un noir luisant. La chenille est d'un blanc jaunâtre, avec la tête brune. Les deux

premiers anneaux portent deux plaques écailleuses également brunes; les autres sont munis de petits tubercules jaunes, sur chacun desquels est implanté un poil noir. Cette chenille cause de grands dégâts dans les houblonnières. On a coutume, pour s'en débarrasser, d'arroser les pieds des plantes avec de l'eau dans laquelle on a délayé de la fiente de porc. L'hépiale du houblon se trouve dans une grande partie de l'Europe; mais elle est surtout commune dans le nord de la France et en Suisse. L'hépiale louvette, beaucoup plus petite que la précédente, est aussi une espèce européenne. Elle est tout entière d'un fauve un peu rougeâtre. Les ailes antérieures ont une suite de petites taches dorées, formant un chevron renversé, dont une branche se termine à la base de l'aile, tandis que l'autre se dirige vers le sommet. Les espèces exotiques sont, en général, peu connues. Nous ne citerons, parmi elles, que l'hépiale Vénus, remarquable espèce du Cap de Bonne-Espérance. Ses ailes supérieures, d'un brun tirant sur le jaune, sont parsemées de nombreuses taches d'argent, de forme un peu allongée; les ailes postérieures sont rougeâtres, un peu plus foncées sur les bords que dans le milieu, avec des nervures bien marquées.

HEPNER (N...), journaliste et socialiste allemand, né à Schmiegel (duché de Posen) en 1846. Lorsqu'il eut terminé ses classes à Breslau, il s'adonna à l'étude de la théologie juive, qui lui inspira bientôt un profond dégoût. Renonçant alors à se faire rabbin, il se rendit à Berlin, où il entra, comme commis, chez un libraire. Là, il employa ses loisirs à étudier l'économie politique, particulièrement les difficiles questions relatives au capital et au salaire. S'étant fait recevoir membre de l'Association ouvrière de Berlin, il y connut bientôt deux hommes aujourd'hui célèbres, Bebel et Liebknecht, dont il adopta complétement les idées politiques et sociales. Ce fut sur leurs instances qu'il se rendit, en 1869, à Leipzig, où il devint secrétaire de la rédaction du *Wolksstaat* (*Etat populaire*), le principal organe de la démocratie socialiste en Allemagne. Tout en collaborant à ce journal, M. Hepner assista à divers congrès, notamment à ceux de Nuremberg et d'Eisenach (1869). Il était néanmoins peu connu, lorsqu'il fut mis tout à coup en évidence, au mois de mars 1872, par le fameux procès de Leipzig. Poursuivi par le gouvernement saxon, avec Bebel et Liebknecht, comme ayant émis des théories subversives d'autant plus graves, disait l'accusation, qu'elles étaient accompagnées d'injures contre l'empereur Guillaume, Hepner déclara s'associer hautement à toutes les doctrines de ses amis, et se fit remarquer par des boutades qui eurent le don de dérider l'auditoire et parfois même la gravité des juges. Bien qu'il fût le signataire de plusieurs articles incriminés, la cour d'assises de Leipzig l'acquitta complétement, le 26 mars, tout en condamnant ses deux coaccusés à deux ans de forteresse. Au commencement de septembre 1872, M. Hepner, qui fait partie de l'Internationale, assista au congrès tenu à La Haye par les délégués de cette société. Il y prit la parole pour défendre le conseil général de Londres, se prononça contre l'abstention politique, et déclara que, tout en n'étant pas autoritaire, il croyait néanmoins, dans l'état actuel des choses, à la nécessité de recourir à l'autorité, à la dictature, pour agir révolutionnairement. Et, à l'appui de sa thèse, il invoqua le souvenir de la Commune de Paris, écrasée, selon lui, pour ne pas avoir assez usé d'autorité. Les magistrats de Leipzig ayant interdit à toute personne sous leur juridiction de faire partie d'associations internationales, M. Hepner a été arrêté à son retour dans cette ville (18 septembre 1872).

HEPPENHEIM, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, prov. de Starkenburg, à 22 kilom. S. de Darmstadt; 3,650 hab. Industrie agricole, moulins à farine et à huile, tanneries, blanchisseries de toiles. Prise par les Espagnols et de nouveau par les Suédois, cette ville fut vainement assiégée par Turenne en 1645 et en 1674. Les ruines de l'ancienne forteresse couronnent une des collines voisines. Au milieu de ces ruines, d'où l'on jouit d'une belle vue, s'élève une tour carrée, bâtie au XIe siècle par un abbé de Lorsch.

HEPSET s. m. (èp-sè). Ichthyol. Espèce d'athérine de la Méditerranée.

HEPTACORDE s. m. (è-pta-kor-de — du gr. *hepta*, sept; *chordos*, corde) Mus anc. Lyre des Grecs à sept cordes. ‖ Gamme de sept notes.

HEPTACTIDE s. f. (èp-ta-kti-de — du gr. *hepta*, sept; *aktis*, rayon). Echin. Division du groupe des astéries ou étoiles de mer

HEPTADACTYLE s. m. (è-pta-da-kti-le — du gr. *hepta*, sept; *daktulos*, doigt). Moll. Nom donné à une coquille du genre ptérocère.

HEPTADE s. f. (è-pta-de — du gr. *hepta*, sept). Philos. Groupe de sept personnes ou de sept objets: *Les éons des gnostiques étaient classés par* HEPTADES.

HEPTADONTE s. f. (è-pta-don-te). Entom. V. HEPTODONTE, qui est plus régulier.

HEPTAÈDRE s. m. (é-pta-è-dre — du gr. *hepta*, sept; *edra*, surface). Géom. Solide terminé par sept faces: *On ne peut pas construire d'*HEPTAÈDRE *régulier.*

HEPTAÉDRIQUE adj. (è-pta-é-dri-ke — rad *heptaèdre*). Géom. Qui a rapport à l'heptaèdre.

HEPTAGONE adj. (è-pta-go-ne — du gr. *hepta*, sept; *gônia*, angle). Géom. Qui a sept angles: *Figure* HEPTAGONE. ‖ On dit aussi HEPTAGONAL, ALE.

— s. m. Géom. Polygone qui a sept angles: *Un* HEPTAGONE *régulier*.

— Fortif. Ouvrage composé de sept bastions. ‖ Place flanquée de sept bastions.

HEPTAGYNE adj. (è-pta-ji-ne — du gr. *hepta*, sept; *gunê*, femelle). Bot. Se dit des fleurs qui ont sept styles ou pistils.

HEPTAGYNIE s. f. (è-pta-ji-nî — rad. *heptagyne*). Bot. Ordre de la septième classe du système de Linné, comprenant les genres dont la fleur a sept styles ou pistils.

HEPTAGYNIQUE adj. (è-pta-ji-ni-ke — rad. *heptagynie*). Bot. Qui a rapport à l'heptagynie.

HEPTAIODATE s. m. (è-pta-i-o-da-te — du gr. *hepta*, sept, et de *iodate*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide periodique avec une base. ‖ On dit aussi PERIODATE.

— **Encycl.** La formule générale des *heptaiodates* peut se représenter par MO,IO^7. On les divise en *hepta-iodates* neutres et en *hepta-iodates* basiques. Tous sont décomposés par la chaleur, avec dégagement d'oxygène et formation d'un iodure. L'eau décompose les *hepta-iodates* neutres; elle dissout facilement, sans les attaquer, les *hepta-iodates* basiques. On les obtient par double décomposition, excepté l'*hepta-iodate* de soude basique, qu'on prépare en traitant par le chlore l'iodate de soude. Le caractère particulier de ces sels est de donner un précipité jaune avec l'azotate d'argent.

Heptaméron (L') ou *Nouvelles de la reine de Navarre*, recueil de contes dans le goût du *Décaméron* de Boccace. Ce sont des récits, des devis joyeux, à tournure leste et quelque peu graveleuse, mais qui, en définitive, n'excèdent en rien la liberté des auteurs contemporains. L'*Heptaméron* est un ouvrage inachevé. La célèbre sœur de François Ier avait eu d'abord l'intention de composer aussi son *Décaméron*, c'est-à-dire cent nouvelles divisées en dix journées; mais le chagrin qu'elle ressentit de la mort de son royal frère l'empêcha de terminer son œuvre, à laquelle son valet de chambre, Claude Grujet, qui en fut l'éditeur, donna le nom d'*Heptaméron* (*Sept journées*). Il n'y a, en effet, que sept jours complets, plus deux contes du huitième, en tout soixante-douze nouvelles.

Le fond de tous ces gais propos ne consiste guère qu'en aventures galantes de gentilshommes, de prêtres et de moines, séductions de jeunes filles innocentes, stratagèmes employés pour tromper les tuteurs et les maris; ce qui indique suffisamment qu'une mère prudente n'en permettra pas la lecture à sa fille. L'érudit et l'homme de goût qui peuvent s'élever au-dessus de ces préoccupations, en se plaçant au point de vue historique et littéraire, apprécieront ces productions à leur juste valeur. « Lus dans les anciennes éditions, dit M. Saint-Marc Girardin, on voit que ces contes ont la liberté du vieux langage et qu'ils expriment la grossièreté des vieilles mœurs; mais ils ont pour but de la corriger. Ils ont la prétention de prêcher une morale plus honnête et plus douce que celle du temps La morale qu'ils prêchent n'est point la morale chrétienne: c'est une morale mondaine, mais la morale d'un monde élégant et poli. L'amour tel qu'ils le peignent n'est pas seulement l'amour chevaleresque, quoiqu'il en garde les meilleurs traits, il est plus fin et plus lettré. »

D'un autre côté, nous trouvons dans M. de Lomenie le jugement suivant: « Considérés exclusivement sous le rapport littéraire, les contes de la reine de Navarre ne sont pas ce qu'on peut appeler un chef-d'œuvre; ils n'offrent ni la puissance ni le charme de coloris que Boccace a répandus dans les descriptions du *Décaméron*; mais les défauts de l'*Heptaméron* sont compensés par des qualités charmantes, dont quelques-unes sont rares au XVIe siècle. La prose de l'*Heptaméron*, quoique un peu délayée, est coulante, facile, naturelle, élégante, souvent animée par des saillies fines et d'ingénieuses combinaisons. A ces mérites, le recueil de la reine de Navarre joint celui d'une féconde innovation littéraire. La portion de moralité, de piété, de sentimentalité élégante ou pathétique que l'auteur mêle aux gaillardises traditionnelles des *novellieri* annonce déjà le genre de composition que Cervantes intitulera en 1612 *Nouvelles exemplaires*, pour les distinguer des récits égrillards qui jusque-là ont porté ce nom »

Sainte-Beuve a écrit une appréciation plus sévère. « Pruderie à part, dit-il, dans ces histoires, il n'y en a pas beaucoup de réellement jolies. Les sujets sont ceux du temps, et il y a un moment où l'on s'écrie avec dame Oisille: « Mon Dieu! ne serons-nous jamais hors des contes de ces moines? » Ces contes de la reine de Navarre ont peu servi aux poëtes qui ont rimé des contes; ils ne prêtent à l'imitation que médiocrement. La Fontaine n'a mis à contribution l'auteur qu'une fois, et dans le conte le plus piquant, la *Servante justifiée*. Chez Marguerite, il s'agit d'un marchand, d'un tapissier de Tours, qui s'émancipe auprès d'une autre que sa femme. Une voisine l'a aperçu; craignant que celle-ci ne jase, le tapissier, « qui savait » donner couleur à toute tapisserie, » s'arrange de manière que bientôt sa femme consente comme d'elle-même à faire une promenade au même endroit. La voisine venant ensuite raconter ce qu'elle a cru voir, la tapissière lui répond: « Hé! ma commère, » c'était moi! » Ce « c'était moi, » plusieurs fois répété, devient une plaisanterie de bon aloi; mais ces mots comiques sont rares dans les contes de la *Marguerite des Marguerites*. »

Pour résumer notre opinion, disons que, si l'*Heptaméron* est l'image fidèle de la bonne société au temps de François Ier, il y a loin du ton et des sujets de conversation qu'on y rencontre à la délicatesse et à la décence des causeries de Mme de Sévigné et des entretiens de Mme de La Fayette. On ne saurait remonter des contes de Marguerite aux nouvelles de Boccace. Le *Décaméron* est, en effet, un tableau qui respire un vif sentiment de l'art, et qui brille d'un éclat poétique; l'*Heptaméron*, où l'on chercherait vainement l'image de la vie intellectuelle de l'époque, ne nous présente qu'un bon sens et un esprit bourgeois; c'est presque la peinture flamande d'un intérieur d'auberge.

Pour achever de donner une idée de ces contes, nous citerons les titres de quelques-uns des plus remarquables: la *Mort déplorable d'un gentilhomme amoureux, pour avoir su trop tard qu'il était aimé de sa maîtresse;* les *Amours d'Armadour et de Florinde, où l'on voit plusieurs ruses et dissimulations, et l'exemplaire chasteté de Florinde; Un villageois de qui la femme faisait l'amour avec le bailli du lieu; Un marchand de Paris trompa la mère de sa maîtresse pour lui cacher ses amours; Deux moines trop curieux eurent si grande peur, qu'il pensa leur en coûter la vie;* l'*Industrie d'un mari sage, pour faire diversion à l'amour que sa femme avait pour un moine; Prudence d'une femme, pour retirer son mari d'une amourette dont il était fou; Un gentilhomme trouve son inhumaine répondant à l'amour d'un palefrenier, et perd au moment même la tendresse qu'il avait pour elle; Stratagème d'une femme qui fit évader son galant, lorsque son mari, qui était borgne, croyait le surprendre avec elle; Un mari, donnant les innocents à sa femme, trompa la simplicité de sa femme.* Ce dernier est l'original de la *Servante justifiée*, de La Fontaine. L'*Heptaméron* a été imprimé en 1559. On en a fait, de nos jours, plusieurs éditions.

HEPTAMÈTRE adj. (è-pta-mè-tre — du gr. *hepta*, sept; *metron*, mesure). Prosod. anc. Qui a sept pieds: *Des vers* HEPTAMÈTRES.

HEPTANDRE adj. (è-ptan-dre — du gr. *hepta*, sept; *anêr*, mâle). Bot. Se dit des fleurs qui ont sept étamines.

HEPTANDRIE s. f. (è-ptan-drî — du gr. *hepta*, sept; *anêr*, mâle). Bot. Septième classe du système sexuel de Linné, comprenant les genres dont la fleur a sept étamines.

HEPTANDRIQUE adj. (è-ptan-dri-ke — rad. *heptandrie*). Bot. Qui a rapport à l'heptandrie.

HEPTANOMIDE (*Heptanomis*), nom donné par les anciens Grecs à la partie centrale de l'Egypte, parce qu'elle était divisée en sept nomes.

HEPTAPHYLLE adj. (è-pta-fi-le — du gr. *hepta*, sept; *phullon*, feuille). Bot. Dont les feuilles sont formées de sept folioles: *Sophora* HEPTAPHYLLE.

— s. f. Alchémille.

HEPTAPLEURON s. m. (èp-ta-pleu-ron — du gr. *hepta*, sept; *pleuron*, côte). Bot. Syn. de PARATROPIE.

Heptaplomeres, sive Colloquium de abditis sublimium rerum arcanis (*Colloque à sept rôles sur les arcanes des choses sublimes*), ouvrage de Jean Bodin, qui n'a encore été publié qu'en Allemagne (Berlin, 1841), par M. Guhraüer. C'est un dialogue sur les questions religieuses, entre sept personnages d'opinions et de croyances différentes. La scène se passe à Venise, dans la maison d'un certain Coronæus ou Coroni. Là se réunissent plusieurs savants étrangers, Frédéric de Podonie, Antoine Curtius, Salomon Bar Cassi, Octave Fugnola, Sénamus, Diego Toralba. Disons ce que représente chacun de ces personnages: Coroni est catholique; il personnifie l'obéissance passive en matière de dogmes; à toutes les objections élevées contre ses croyances, il répond invariablement par ces paroles: « Ainsi l'a décidé l'Eglise; il faut s'en rapporter à l'Eglise, *credendum est Ecclesiæ*. » Frédéric et Curtius sont protestants, le premier luthérien, le second disciple de Zwingle; ils représentent le libre examen, la négation de la tradition et de l'autorité ecclésiastique, la foi basée uniquement sur l'Ecriture. Salomon est un juif qui réunit en lui, dit M. Franck, le spiritualisme traditionnel de la *Mischna*, la subtile dialectique du *Talmud*, le platonisme allégorique de Philon, le mysticisme de la cabbale, le demi-rationalisme de Moïse Maimonide, s'émancipant plus d'une fois jusqu'à la pure philosophie. Octave est un chrétien qui, fait prisonnier par les Turcs, s'est converti au mahométisme, dans lequel il voit un retour au véritable esprit de l'Evangile. Sénamus est un philosophe épicurien, un païen moderne; il a toute la sérénité et les mœurs conciliantes de l'indifférence, allant à l'église avec les catholiques, au prêche avec les protestants, à la synagogue avec les juifs, à la mosquée avec les musulmans. « Au moins, dit-il, on ne me prendra pas pour un athée. » Toralba est un philosophe spiritualiste, qui repousse toutes les religions positives, comme des altérations, des corruptions diverses de la révélation primitive accordée au père du genre humain, révélation que la raison seule peut retrouver dans son unité et sa pureté.

L'*Heptaplomeres* se divise en cinq livres, qui se ramènent à deux parties principales: la première, de beaucoup la plus faible, roule sur la philosophie; la seconde, plus développée, est un examen critique, une comparaison raisonnée des religions.

Dans la première partie, nous trouvons résumées en une espèce de corps de doctrine les idées et les croyances de Bodin. Cette exposition est placée dans la bouche de Toralba, qui domine le cénacle dans tout le cours de l'ouvrage, et avec lequel l'auteur paraît s'identifier. La maîtresse idée soutenue par Toralba est la liberté de Dieu; toute la métaphysique de l'*Heptaplomeres* sort de là. La liberté de Dieu nous donne la création, le gouvernement direct du monde par Dieu, le miracle, le supernaturalisme.

En résumé, supernaturalisme général, systématique, dégagé du particularisme juif et chrétien, et, si l'on peut ainsi dire, rationaliste, telle est la philosophie de l'*Heptaplomeres*.

La seconde partie de cet ouvrage est, comme nous l'avons dit, exclusivement critique, et roule sur la comparaison des religions diverses, dont chacune s'attache à mettre en lumière ce qui la recommande, et surtout ce qui lui paraît défectueux dans les religions rivales. Voici d'abord Sénamus qui demande à quoi peuvent aboutir des disputes de religion, et qui sera l'arbitre d'une si grande controverse: « La parole de Jésus-Christ, » répond le luthérien Frédéric.

SÉNAMUS. Mais le premier différend entre les chrétiens, d'une part, les juifs et les mahométans, de l'autre, c'est de savoir si le Christ est Dieu ou non.

CURTIUS. Pour le prouver, il faut se servir de bons témoins et de bonnes autorités.

SÉNAMUS. Et c'est encore la difficulté. Où sont les témoins suffisants et les autorités qui en seront les cautions, et de ces cautions quels sont les certificateurs?

CORONI. L'Eglise, voilà l'autorité dernière et nécessaire; il faut répéter avec saint Augustin: « Je ne croirais pas l'Evangile, si l'Eglise ne le confirmait. »

SÉNAMUS. Toujours la même difficulté! Chaque religion a son Eglise: entre ces Eglises qui s'accusent mutuellement de mensonge et d'erreur, quelle est la bonne?

Ne croit-on pas lire l'argumentation de Rousseau dans la *Profession de foi du vicaire?* Il y a bien d'autres analogies entre la discussion de l'*Heptaplomeres* et la philosophie du XVIIIe siècle. Tous les interlocuteurs sont convenus que la meilleure preuve de la vraie religion, c'est l'antiquité. Quelle est donc la religion la plus ancienne? Salomon s'applique à montrer que le judaïsme n'est qu'un complément, un développement de la religion naturelle. Ce complément n'était pas nécessaire, réplique Toralba; sacrifices et cérémonies ont toujours été inutiles au salut. Le salut est assuré à tous ceux qui ont cru en un Dieu unique, spirituel, qui l'ont adoré en esprit et en vérité, qui ont vécu conformément à la morale naturelle, qu'ils soient des sages de l'antiquité, des patriarches de la Bible ou des sectateurs des diverses religions.

Nous arrivons aux critiques dirigées contre les dogmes chrétiens. Ici le poids de la discussion est en grande partie supporté par le juif Salomon. Chaque point capital de la doctrine, chaque événement essentiel de l'histoire évangélique se trouve mis en question, soumis au double contrôle de la raison et de l'Ecriture sainte, de la philosophie et de l'exégèse biblique. « Si nous avions à rapprocher l'argumentation du juif Salomon de quelque autre ouvrage, dit M. Baudrillart, ce serait du *Traité théologico-politique* du juif Spinoza; voilà le véritable analogue de l'*Heptaplomeres*, dans la partie critique, et j'ose ajouter que, tant pour la science des textes et l'habileté à en tirer parti que pour l'argumentation captieuse et pressante, l'avantage, un avantage marqué, reste à l'*Heptaplomeres*. » « Les arguments du juif Salomon, dit M. Franck, ont laissé peu de chose à faire au rationalisme allemand et à la philosophie française du XVIIIe siècle. »

Ce dernier mot de M. Franck nous dispense d'aller plus loin. Nos lecteurs connaissent trop bien toutes les objections entassées contre la religion dans le siècle dernier, pour qu'il soit utile de les analyser ici.

Quelques mots maintenant sur l'histoire de l'*Heptaplomeres*. Ce livre n'a jamais été publié en France; nous avons déjà dit qu'il a trouvé pour la première fois un éditeur en Allemagne, en 1841, M. Guhraüer. Cet érudit en a donné les trois premiers livres en allemand et les deux autres en latin. Presque toutes les grandes bibliothèques en possèdent